

Le Petit Journal Illustré, n° 452

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire Dreyfus](#)

Présentation

Date 1899-07-16

Genre Presse (numéro de revue)

Mentions légales Fiche : Centre d'Études sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Editeur de la fiche Jean-Sébastien Macke, Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Description & Analyse

Période de l'affaire Dreyfus 5/7 - Du retour de Dreyfus en France (1er juillet 1899) jusqu'au procès de Rennes (septembre 1899)

Contributeur(s)

- Macke, Jean-Sébastien (édition scientifique)
- Walter, Richard (édition numérique)

Citer cette page

Le Petit Journal Illustré n° 452, 1899-07-16

Jean-Sébastien Macke, Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 03/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

https://eman-archives.org/Zola_Dreyfus/items/show/80

Copier

Notice créée par [Jean-Sébastien Macke](#) Notice créée le 12/11/2016 Dernière modification le 13/01/2023

Le Petit Journal

Le Petit Journal

CHACUN JOUR 5 CENTIMES

Le Supplément illustré

CHACUN SEMAINE 5 CENTIMES

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

Huit pages : CINQ centimes

ABONNEMENTS

	SIX MOIS	UN AN
SEINE ET SEINE-ET-OISE	2 fr. 50	3 fr. 50
DÉPARTEMENTS	2 fr. 50	4 fr. 50
ÉTRANGER	2 fr. 50	5 fr. 50

Dixième année

DIMANCHE 16 JUILLET 1899

Numéro 452



AFFAIRE DREYFUS
Dreyfus et ses défenseurs

La semaine

Un des prédecesseurs de M. le préfet au police Lépine, lequel — c'est le prédecesseur, que je veux dire, — ayant nom M. Andrieux, passe pour avoir eu beaucoup de malice bien de l'esprit, — a écrit des *Mémoires* dans lesquels il insiste sur la facilité avec laquelle on se procure des mouchards officiels et à bon marché. Désinvesti de sa haute magistrature policière, M. Andrieux, avec la philosophie d'un homme qui a appris à connaître les hommes et conséquemment à ne s'attacher de rien de ce qui est humain, affirmait, chiffres à l'appui, que le personnel mouchardier et mouchardant, recruté parfois dans des catégories sociales ayant renom de respectabilité et de « comme il faut », de « distingué », même, coûtait à l'administration fort peu de chose. Les mensualités de ces collaborateurs moudains de la police sont extrêmement modérées et dépassent rarement 150 francs. Il est donc des gens chez qui l'espionnage est un instinct, la mouchardise un sport, la dénonciation une satisfaction passionnelle. Ils s'y adonneraient pour rien, pour le plaisir, ayant « eu dans le sang ». A première vue, lecteur, et ça change, vous sembleriez étrange et paradoxal. Réfléchissez seulement un peu, en interrogeant vos impressions, en consultant vos souvenirs, — en regardant tout simplement autour de vous ; — et, ayant constaté l'effrayante multiplicité de personnes qui s'occupent de ce qui ne les regarde pas, vous vous apercevrez à cette « occupation » de la malveillance, de l'envie, du venin, vous vous étonneriez moins du phénomène révélé par M. Andrieux.

La graine de mouchards abonde dans notre triste humanité. Pour faire lever et fructifier cette mauvaise graine-là, il ne faut que peu d'engrais pécuniaire. Ce fumier de sale argent est d'ailleurs racheté de sa moucharderie par un bizarre amour-propre qui fait que le mouchard-amateur s'engouffrait de jouer son rôle dans les affaires de l'État.

Un autre phénomène de bon marché est celui qui signalait naguère la publication périodique ; c'est le mécanisme de certains mouvements de ce qu'on appelle « l'opinion publique », l'organisation et la mise en train de maintes « manifestations » de la rue. C'est simple comme bonjour et relativement peu coûteux.

Voulez-vous être acclamé ; voulez-vous faire acclamer vos amis, conspuer vos ennemis ? Allez trouver, à un particulier surnommé l'Empereur des canotiers, l'Entendevous avec lui, et, pour un prix très abordable, il vous fournira les cent hommes bien dressés qui suffiront à donner l'illusion d'une émotion populaire. On les paye généralement 2 francs par tête. Les chefs d'équippe reçoivent 4 francs. L'entrepreneur prévoie une juste et toute fois modeste rétribution. Et le tout revient à fort bon compte. Avec quelques centaines de francs, vous faites croire « Vive n'importe quoi ! » et « A bas n'importe quoi ! »

Le publiciste à qui j'emprunte ces renseignements assure que, du temps des prédecesseurs de M. Emile Loubet à la première magistrature de la République, il y avait, pour les voyages présidentiels, un « service d'enthousiasme » très bien réglé. Ce service fonctionnait surtout dans les petites gares. On se défilait de la timidité naturelle aux paysans, qui les eût empêchés de pousser un nombre satisfaisant de vivats. Et alors, un peu avant le passage du train, prenaient place sur le quai de la gare, ou aux environs, des groupes de gens en blouse bleue, que personne ne connaissait. Ils donnaient le signal des acclamations. Ils défilèrent les autres. Ils les aidèrent à avoir une opinion.

Selon les circonstances — et selon surtout le prix qu'il y met — le bénéficiaire d'une manifestation camélétonne peut disposer du concours de metteurs en train inépuisables, styles et véritables virtuoses dans leur art. Ces guillards-là connaissent toutes les rubriques ; ils ont mille tours dans leur sac. Témoin, cette confiance de l'un d'entre eux qui, pendant la tournée électorale d'un politicien, faisait « l'enfant de pauvres gens ». « Selon les circonscriptions », et quand il y avait foule autour de l'équipage, il montait sur le marchepied ; le candidat faisait arrêter sa voiture, il caressait le caméléton — un jeune pur-sang des Beni-Moufflard — en lui disant de dire à ses parents de ne pas désespérer de la situation, et que bientôt ça irait mieux ; puis il embrassait le jeuneveut au milieu d'applaudissements frénétiques. Il y en avait qui pleuraient ! » Au bout d'une demi-douzaine de « ça ira mieux », et autant d'accolades, la cause du candidat était gagnée auprès des « gens campagnards et leur urne, conquise, n'avait plus rien à lui refuser.

Tenez d'ailleurs pour assuré que le jour indiscrètement projeté sur le métier de caméléton, que le « débringe » de ses trucs » fera aux uns et aux autres un effet. Le public aura beau savoir, à quelques décimes près, le prix coûtant d'une manifestation, il y aura toujours des badauds pour s'y laisser prendre, jusqu'à l'urne inclusivement. A plus forte raison jusqu'à l'achat du journal public, avec des « manchettes » sensationnelles, la formidable émotivante, la grandiose manifestation de la journée... Le caméléton, voyez-vous, c'est le détonateur de l'Argus.

La mélinite est une substance sans malice, presque indifférente, même au contact du feu. Mais sous l'influence excitatrice d'un détonateur approprié elle se manifeste soudain l'explosif redoutable que vous savez. Un moraliste doublé d'un homme de subtilité intelligente a écrit ceci : « Une existence déjà longue m'a enseigné que la masse des hommes n'est pas méchante, mais indifférente. En dehors de

cette multitude, il y a des hommes bons et des hommes méchants, mais beaucoup plus de bons que de méchants, à la seule condition de les prendre un à un. En foule, les hommes sont toujours des bêtes et, à certains moments des bêtes féroces. Mais, isolément, les bêtes de la grande masse des insignifiants, la bête est presque la règle. » Et toutefois, au contact de certains « détonateurs », ces bêtes peuvent faire explosion, eux aussi, et causer de la casse.

Cela sans cesse d'être bons personnellement, individuellement ! Ils reconnaîtront plus tard leur erreur et s'en mordront les doigts (probablement trop tard), ceux qui s'endorment une presse de caméléton, dont l'organisation a coûté un tantinet plus cher que les camélétons dont il vient d'être question au syndicat que je ne veux pas autrement désigner.

Il peut se flatter, celui-là, d'avoir joué à travers notre cher pays un rôle de détonateur d'incomparable puissance malveillante. Mais aussi gare à lui !

Les défaits de ce qu'il a fait sauter ne l'épargneront pas lorsque l'heure de la Justice — de la grande, de la vraie Justice — aura sonné.

Une chose, par exemple, qui n'aura pas besoin de détonateur pour s'en aller en morceaux, attendu qu'elle s'effrite et s'émiette toute seule à vive allure, c'est ce cher parlementarisme.

Je ne le fais pas dire à MM. Camille Pelletan et Henry Maret — deux parlementaires assez connus — dont le premier écrivit ceci : « Le public n'est pas persécuté par les Chambres carvenant à tout ce qu'il se soit ». Et il ajoute que les Chambres n'ont peut-être pas raison de « propager ce sentiment qu'elles ne sont bonnes à rien, et qu'on pourrait les supprimer sans inconvénient ».

L'autre, M. Henry Maret, n'est pas moins nettement pessimiste ; et il exprime son opinion avec moins de perspicacité encore : « Nous sommes à peu près tous d'accord à la Chambre, dit-il, pour constater que, du moment où il n'y a plus rien de nous jeter des injures à la tête, nous ne sommes plus bons à rien ».

Ce qui, à la rigueur, pourrait nous consoler de la... — soyons « parlementaires » au sein du congrès du mot de la disqualification de notre parlementarisme français, c'est le spectacle que donnent certaines assemblées représentatives étrangères.

Naguère, au Reichsrath, de Vienne, on s'injectait et on se prenait à la gorge. Ces jours derniers, la Chambre des députés de Bruxelles a été le théâtre de scènes de « chambard » dites. Un député bulgare, pour empêcher les sténographes de recueillir les discours de ses adversaires, se mettait à crier, d'une voix tonitruante, le « songe d'Althale » du divin Racine :

C'était pendant l'heure d'une profonde nuit.

Un autre soufflait dans une trompette d'enfant ; un troisième dans un « huchet » de chasse ; enfin, le chœur entonnait un hymne à la gloire de M. Vandenberghe — un ministre en exécution à la minorité, mais dont le nom grandiloquent se prête aux éloges.

(Eh ! parenthèses, ce nom ophidien de Vandenberghe est l'équivalent flamand de Dupoiret en français) tout cela serait risible, si le charivari de la Chambre ne se fût doublé de sanglantes émeutes.

Mais le record du chahut, parlementaire reste dévolu incontestablement par la Chambre des députés du royaume d'Italie.

À Monte-Citorio, non seulement dans la hargne on a jeté les urnes par terre, mais on a fait un mélange agréable de la lutte à mains plates et de la lutte à poings fermés. Lorsque le président a levé la séance au milieu d'un vacarme à ne pas entendre Dieu tonner, l'honorable Sonnino avait l'œil piché et les côtes endommagées, l'honorable Torricelli avait été entamé par plusieurs coups de poing, l'honorable de Felice avait le cuir chevelu entamé en plusieurs endroits... Le roi est intervenu par un décret portant clôture de la session parlementaire.

Chez nous aussi, elle est close, et voilà nos députés partis en vacances. Pour s'en aller, ils n'attendaient qu'une chose apparemment : la nuit du Diable. Il y est. Et maintenant, fasse le bon Dieu que, grâce à ce fatal personnage, le département de l'Ille-et-Vilaine, où il a présentement sa résidence, n'encreuve point — bien malgré lui — la fâcheuse appellation « de département de l'Ille-du-Diable ! »

SIMON LEVIAI.

« Je ne sais pas lire ! »

La bonne femme, active à servir la pratique, derrière un valet, ouvert sur le trottoir. Se démenant, cherchant des sous dans son tiroir. Et venant, d'une humeur absolument égale, Papier conservateur ou feuille radicale.

— Mère Denis, le *Gauche*.

— Le *Figaro*.

— La *Liberté*.

— Le *Temps*, le *Petit Journal*.

— Voici, madame Martine, voilà, madame,

merci, monsieur.

Et sans lésiter, sans se tromper, la vieille marchande puisait dans chaque tas, plus ou moins épais, selon le degré de popularité de la feuille, dans la bonne ville de Denain, où, depuis quinze ans elle était titulaire de l'unique kiosque, en face de la gare, à l'instar de la capitale.

Son fils, protège d'imprimerie, ayant péri dans un accident de chemin de fer, l'influence combinée de la Presse et de la Compagnie lui avait fait octroyer ce modeste privilège qui devait lui

permettre de vivre et d'élever son petit-fils orphelin.

Seulement, le jour où on lui tira de son village pour procéder à son installation, on s'avisa, un peu tard, que mère Denis ignorait l'a b c du métier, c'est le cas de dire :

Elle ne savait pas lire !

— Bon ! n'vous tourmentez point pour ça, mes bons messieurs, dit-elle avec sa placidité de paysanne, je tenais bien les comptes de défructement mon homme qui était malade, je m'en tirai, lui, il a eu tous les prix à son école ; il me mettra au courant et après je m'édouillerais bien toute seule. N'ayez crainte...

Tout dît papéressé, signé, paraphé ! on n'obtiendrait peut-être pas une seconde fois pareille munificence et l'on dit :

— Essayons.

Les résultats confirmèrent l'optimisme de la bonne femme, au bout d'une semaine elle connaissait toute « sa marchandise » sur le bout du doigt, au propre et au figuré, d'après la disposition du titre, le grain du papier, un tas de menus détails classés et catalogués dans sa cervelle fruste ; et il était bien inutile de chercher à l'embrouiller.

Nous dit d'est bien ce que vous me demandiez, répondait-elle aux mauvais plaisants, vous avez vu ! compte de menteries.

Mère Denis n'avait qu'une médiocre estime pour le métier dont elle vivait. Au contraire de nombre d'ignorants pour qui l'imprimé est parole d'évangile, lui, il inspirait une défiance de *Peau-Rouge* et elle était volontiers arboré la devise des libéraux de *Bas-de-Cuir* si elle eût connu le héros de Cooper :

« Les « Blancs » ont des usages qu'un honnête homme ne saurait approuver ; tels que d'écouter dans des livres ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont vu, au lieu de la raconter dans leurs villages où les assertions des menteurs se raient tout fait confondues ».

C'était un gamin de Paris, à l'esprit éveillé comme la mine, qui s'ennuyait fort et regrettait la capitale comme l'aïeule son hameau. Sa seule distraction était la lecture ; aussi, tout en aidant sa grand-mère, dévorait-il son étalage comme un gourmand fêlé dans une pâtisserie : journaux politiques, journaux de mode, feuilles conservatrices, feuilles radicales, articles de fond, nouvelles diverses, romans feuilletons, chronique théâtrale, tout y passait ! Je laisse à penser quel salmis hétéroclite, indigeste et dangereux pour son estomac aussi jeune !

Mais ce qui le passionnait au-dessus de tout, c'étaient les *illustrations* et surtout les aventures de nos héros, les héros de la mer, les héros de la guerre, les héros de la politique. Il avait dans les yeux une lueur de feu, il se précipitait dans les mers de voyage, il battait par la tempête ! Explorateur dévoré par les cannibales ! etc.

Et tandis que la bonne vieille, heureuse de le voir si tranquille, le couvait des yeux en lui triant des chaussettes bien chaudes pour le prochain hiver, l'esprit de l'enfant s'envolait à tire-d'aile vers les pays lointains.

Le résultat fut qu'au moment du tirage au sort, Denis, que son numéro classait dans le 17^e d'artillerie à la Fère, à la grande joie de sa mère-grand, permit avec un camarade moins favorisé et partit dans le 8^e d'infanterie de marine.

Mère Denis ne le pardonna jamais... Oh ! pas à son petit-fils !... une grand-mère pardonne toujours ! mais à ces maudits journaux...

... qui causait tout le mal !

Et, malgré son appétit au gain, c'était avec une certaine haine qu'elle voyait sa caisse se remplir et son étalage se vider :

Entre l'ivrogne et son absinthe, le lecteur et le journal, elle ne faisait pas grande différence : l'un s'empoisonnait le corps, l'autre l'esprit !

Tiens, ma bonne, une nouvelle qui nous concerne.

Et assujettissant ses lunettes, M. le maire lut avec importance :

« Il paraît que l'adjoint Le Franc, un des héros de Taborga, est originaire du département du Nord ».

Le Franc et ses compagnons étaient alors les hommes populaires et, chose plus rare, leur popularité était méritée.

Grâce à eux, le drapeau tricolore flottait sur un nouveau point du continent noir et le cœur de la France battait d'une légitime fierté à l'heure de ces braves qui, par des prodiges de valeur d'énergie, de persévérance et d'audace, avaient réussi à relever le prestige national.

Aussi ce modeste, Le Franc, s'était-il en grosses lettres sur la manchette du journal et parlait-on déjà d'une réception triomphale à son prochain retour dans sa patrie.

— S'il appartenait à notre département, c'est nous que cela regarderait, déclara le magistrat au grand homme, un tout petit grand homme est toujours une aubaine.

— Le Nord est grand et Denain n'est qu'une petite ville...

— Grande par son passé, madame Ratiboil ! Oubliez-vous la marche de Villars et sa fameuse victoire ? Quel parti je pourrais en tirer dans mon discours !

Et, s'adressant à la cheminée, la main dans son gilet, comme lorsqu'il présidait le conseil :

« Denain, en ces deux siècles, eut deux grandes épreuves ! »

— Oh ! Casimir, on jurerait Mounet-Sully ! Quel malheur si cet adjoint n'était pas de chez nous !...

Il en est, madame Ratiboil, il doit en être, et même...

Après de longues et laborieuses recherches, M. le maire, plus triomphant qu'Archimède, trouva le nom d'un certain Daniel Le Franc, originaire des environs, assez mauvais sujet du reste, dont on n'avait plus entendu parler depuis quelque dix ans.

— Ce doit être lui, ma bonne, et tu sais, nous sommes cousins...

— Oh ! si peut...

— Pardon ! maintenant que c'est un héros...

Un soul point noir : le Daniel Le Franc en question s'écrivait avec un t. Mais un t, c'est les journalistes n'y regardant pas de si près et le *Petit Journal* l'orthographe de cette façon :

— D. Le Franc ! il n'y a pas à s'y tromper ! dit M. le maire, triomphant. Vite un mot à l'Argus.

Le lendemain toute la ville ne s'entretenait que de l'adjoint Le Franc, proche parent de M. le maire, qui se rengorgeait en répondant :

— Oui, Daniel, un bon petit garçon, je m'en suis occupé, dans le temps.

Un peu de gloire en réajustait sur lui et il finissait par croire que c'était arrivé !...

Hélas ! la malignité et l'envie ne perdent jamais leurs droits ! Tandis qu'il savourait la douce récompense de bienfaits imaginaires en lisant les dithyrambes de l'Argus, le *Guetteur*, jaloux des lauriers de son confrère, publia, un matin, cette note insidieuse :

« L'adjoint D. Le Franc, dont certaines personnes font si grand bruit, depuis les événements de Taborga, ne serait-il pas en réalité... »

« Désiré Le Franc, fils du compagnon anarchiste mort à la peine et qui doit avoir à peu près cet âge ? »

Ce fut le signal d'une violente polémique : on se jeta à la tête tous les Le Franc, Le Franc, Le Franc que l'on put dénicher ! La presse de la capitale s'en mêla, répétant comme renseignements de source certaine les diverses énonciations de la presse locale qui, à son tour, les resservait à ses lecteurs avec l'autorité d'un journal de Paris.

M. Ratiboil, exaspéré, avait écrit au ministre, mais le ministre, renversé pour cette même affaire de Taborga, avait bien d'autres chats à fouetter, et, à moins d'aller interviewer l'adjoint au pays des crocodiles...

En attendant, la paisible cité de Denain était en ébullition ; on s'arrachait littéralement les journaux. Jamais mère Denis n'avait vu tant de picelettes tomber dans son tiroir.

— Ils ont la berlue ! c'est sûr ! marmottait-elle en haussant les épaules.

Mais, pourvu que la recette fût bonne, elle ne s'ingéniait guère du motif qui faisait marcher la vente : crime célèbre, brillante victoire, stance orageuse, mort du Président ou réception du tsar, tout glissait sur son indifférence.

D'ailleurs elle devenait un peu dure d'oreille et se renfermait de plus en plus dans sa sauterie de vieille femme silencieuse et dédai.

Son seul confident était son dardé triot.

Oh ! en triot ! Pour cette ignorance ne sachant ni lire ni écrire, il renfermait tout, ses rêves, ses espérances, ses craintes ! triot magique comparable à celui de la tricoteuse de Dickens ; seulement, au lieu de listes de proscription, de pensées de haine, quel poème de dévouement et de tendresse elle brodait dans ses mailles, tandis que les vieilles mains ridées faisaient voltiger les aiguilles pour le large pied du marsouin comme jadis pour le pelon rose du tout petit.

Que lui importait le reste ?

A l'instar de certain paysan conduit pour la première fois au théâtre, elle eût volontiers répondu :

« Les affaires des autres ne me regardent point ! »

« Elle ne s'occupe pas davantage de la réception qui se prépare, les drapeaux pavant les maisons, de l'arc de verdure se dressant en face de la gare avec cette inscription en lettres d'or :

« L'adjoint Le Franc, le héros de Taborga, ses concitoyens. »

M. Ratiboil a tenu bon en dépit des venimeuses insinuations du *Guetteur*, il repassa mentalement la phrase « d'une bonhomme charmanant et militant préparé », dit le compte rendu de l'Argus (dont il a les épreuves dans sa poche) qui doit accueillir le jeune héros :

« Mon ami, mon enfant ! je t'ai un peu servi de père au départ ; je suis heureux d'être « maire pour l'embrasser au retour. »

Dans un coin, la délégation anarchiste se tient autour de son président avec un bouquet de fleurs rouges et réserve. Ils n'en veulent pas démentir et, si c'est leur Le Franc (Désiré), quelle délicate revanche !...

En attendant, ils échançoient des regards féroces avec la municipalité. Heureusement que les pompiers sont là, ainsi que la fanfare ! La Lyre. La musique adoucit les mœurs et, si elle ne suffisait pas, le cas échéant, on aurait recours aux armes de Lobau !

Midi ! le train s'approche...

Authorities, délégations, se précipitent sur le quai où mère Denis, indifférente à tout ce tapage, offre de sa voix chevrotante les journaux aux voyageurs :

— Le *Temps* ! la *Liberté* ! le *Petit Journal* !

Une portière s'ouvre : un uniforme, une figure basané...

— C'est lui !

— M. le maire fait un pas en avant :

— Je le reconnais ! s'écrie-t-il triomphant.

— Moi aussi ! rugit le citoyen délégué.

— Daniel, mon enfant.

— Désiré, mon camarade.

L'adjoint saute sur le quai et, passant lestement entre les deux personnages confondus, il enlève dans ses bras robustes la vieille marchande éperdue :

— Denis ! mon p'tit Denis !

— Grand-mère ! ma chère grand-mère !

— C'est le troisième larron !

— Comment ! Votre garçon s'appelle donc Le Franc ? mère Denis, interroge le maire, ravalant sa déconvenue... et son discours !...

— Sans doute, monsieur le maire, Denis Le Franc comme son père et son grand-père...

Affaire Dreyfus

DREYFUS ET SES DÉFENSEURS

L'actualité nous impose de donner ici le portrait de Dreyfus tel qu'il est revenu de l'île du Diable, et ceux de ses défenseurs, M^{cs} Demange et Labori.

M^e Demange est l'avocat de la première heure, celui qui tenta en vain de convaincre le premier conseil de guerre.

M^e Labori n'est entré dans la mêlée que beaucoup plus tard, mais il a rattrapé le temps perdu, se dépensant en efforts si désordonnés, la plupart du temps, qu'il a fini par en tomber gravement malade.

Un autre en serait mort, mais M. Labori est un puissant orateur, je parle au point de vue des moyens physiques.

La première entrevue entre Dreyfus et ses défenseurs a été, paraît-il, tout à fait attendrissante. Les avocats venaient surtout s'assurer a-t-on conté, que leur client n'avait point vu s'affaiblir ses facultés intellectuelles. Ils ont été pleinement rassurés et se sont alors empressés de le mettre au courant des événements si importants pour lui qui se sont accomplis pendant son absence.

Il ne leur reste plus maintenant qu'à prouver son innocence aux juges du conseil de guerre

le Bonnes